

Politique, économie et cadres mentaux

En politique, pourquoi plus les choses changent, plus elles restent identiques ?

Dans un même pays, bien que l'Etat et les gouvernements changent, la manière de diriger reste le plus souvent identique. Le nouveau pouvoir construit sa puissance sur les ruines de l'ancien qu'il a lui-même abattu, mais pourtant, il en garde la même architecture.

Lorsque des sociétés sont bousculées par des changements politiques ou sociaux brusques, voire brutaux ou même violents, leur organisation précédente montre une nette et forte tendance à se reconstituer malgré les désirs de modification qui ont amené aux changements révolutionnaires. Mon attention a été attirée depuis longtemps par des similitudes étonnantes au sein de ces organisations politico-sociales entre avant et après les bouleversements. C'est de cela dont j'aimerais traiter dans ce petit texte, tout en essayant de montrer à la fois quelles en sont certaines des conséquences et quelles peuvent en être les origines.

Ma première expérience dans ce domaine remonte à de nombreuses années. Je pensais à la fin de l'empire romain d'occident et que cette fin s'était déroulée peu de temps après l'instauration du christianisme comme religion officielle. Au fil du temps, je remarquais d'étranges similitudes entre l'empire romain et le catholicisme.

- Le pape siège à Rome (où siégeait l'empereur).
- Il a possédé et possède encore des pouvoirs impériaux, indiscutables, c'est lui qui intronisait les rois en Europe. Il est même infailible (ce qu'il dit est indiscutable) dans certaines circonstances.
- Le catholicisme est divisé en évêchés qui reprennent les découpages de l'administration territoriale romaine.
- Lyon était la capitale des Gaules, l'évêque de Lyon est actuellement le primat des Gaules
- Les cardinaux, appelés « princes de l'Eglise » ont pour couleur le pourpre, ce qui était également la couleur des princes de l'empire romain.
- La langue officielle de l'Eglise catholique est le latin.
- L'Eglise prélève un impôt, le denier de Saint Pierre.
- Tout comme l'empereur était divinisé (un culte lui était rendu), le pape est le représentant de dieu sur terre.
- Le culte rendu aux dieux et à l'empereur romains se faisait devant leur image, le culte rendu au dieu chrétien se fait devant son image, même si cela est formellement interdit dans la bible.

Il y a certainement encore d'autres ressemblances qui m'ont échappé.

Plus tard, j'ai appris que certains chercheurs avaient interprété la fin de l'empire romain d'occident comme une lutte entre les tenants de la tradition philosophique romaine (préoccupés par comment organiser et diriger la société, comment organiser et diriger l'empire) et les tenants de la nouvelle religion (où chacun est avant tout préoccupé par le salut de son âme). La nouvelle religion étant devenue religion d'Etat, la question du salut de son âme est devenue prioritaire au détriment des préoccupations concernant l'organisation et la direction de l'empire. Celui-ci est entré alors en déclin puis s'est écroulé, mais il a laissé des traces nombreuses au sein de son remplaçant, traces que j'ai énumérées plus haut. Pourquoi et comment ces traces sont-elles devenues des fondements organisationnels de la nouvelle Eglise chrétienne ?

Plus tard encore, à partir de ce début de cadre d'observation, j'ai pensé à la politique française.

En France, la Constitution de la cinquième République fonctionne relativement bien, elle a apporté au pays une stabilité que la quatrième République ne lui apportait pas. Cette stabilité est fondée (selon moi) sur un président qui possède des marques et des pouvoirs importants. Ce sont en fait des marques de pouvoir qui sont ceux de l'ancien régime, la royauté. Si la quatrième République ne pouvait pas bien fonctionner, c'est parce que la société française ne s'y retrouvait pas, même si la Constitution de la quatrième République était théoriquement plus compatible avec ce qu'on nomme la démocratie (telle que celle-ci est définie par les politiciens : députés élus au suffrage universel détenant réellement le pouvoir législatif), elle ne l'était pas avec ce que la France a comme habitude depuis mille ans : être gouvernée par un homme seul, le roi, qui représente (et est) l'Etat et peut décider de donner des orientations importantes à ce pays. C'est d'ailleurs le président qui participe à la nomination des ministres et c'est l'exécutif qui propose les lois. Le législatif avalise ces lois.

En France, les changements politiques s'opèrent généralement par de brusques secousses. Entre ces moments de changement, s'installe une période plus calme au cours de laquelle les parties de la société ne négocient pas vraiment, mais entrent en conflits de plus en plus tendus jusqu'au prochain changement brutal.

Le pouvoir craint ces changements brusques, mais de par sa manière de gérer le pays il les instille. Il participe de cette organisation qualitative du pays : une longue période d'un calme apparent au cours de laquelle les tensions s'accumulent et s'amplifient, puis une perturbation violente qui remet le pays dans la course et qui génère une nouvelle période calme.

Ce type de gestion (relativement inconscient) de la société se manifeste dans l'administration. Le système administratif français reflète bien cette hiérarchie pesante où tout doit remonter au sommet (à la cour, au roi), ce qui finit par générer des tensions, voire les amplifie en raison de sa lenteur, de son manque de réactivité et de souplesse, par ses abus, par ses impositions sans concertation. Chaque petit responsable local (régional, départemental) désire conserver son pré carré, ses petits pouvoirs, à l'image des pouvoirs qu'exerçait la noblesse de province. Cette pesanteur se remarque au niveau du citoyen lorsqu'il désire un document administratif, les démarches sont souvent longues, les papiers qu'il faut produire pour recevoir le document ne sont valables que peu de temps, et s'il faut le papier X pour obtenir le document Y, posséder Y n'est pas une preuve de posséder X. Cette segmentation oblige le particulier à procéder sans cesse à de nouvelles démarches, à être sans cesse en situation de demande face aux autorités. Ces intrants (au niveau de l'administration) sont pour le moins aberrants (perte de temps, de ressources), mais expliquent fort bien le désir de contrôle du citoyen de la part de l'appareil administratif, mainmise voulu par le pouvoir étatique afin de contrôler et s'opposer aux tensions qu'il génère lui-même. Ce contrôle ne peut s'expliquer que par la peur qu'a l'Etat des citoyens, il s'agit de la même peur que ressentait la noblesse et le haut clergé vis à vis du tiers-état.

D'ailleurs, après la Révolution de 1789, la bourgeoisie s'est empressée de s'approprier les biens (terres et châteaux) de l'aristocratie. L'opposition manifeste entre la bourgeoisie montante et l'aristocratie décadente masquait donc surtout une forte jalousie de la part des bourgeois et une avidité à posséder ce que possédaient les aristocrates (biens, mais aussi privilèges). Plus tard, Napoléon n'hésita pas à distribuer des titres nobiliaires à ses meilleurs généraux alors que ceux-ci avaient pu manifester leurs qualités guerrières et monter en grade en raison de la méritocratie voulue par la Révolution.

Un autre point important est l'organisation économique. Si nous comparons, entre pays, le pourcentage du bénéfice net d'une entreprise qui est consacré à l'investissement et celui destiné aux dividendes, les principales sociétés françaises ont consacré 85% de leurs bénéfices au paiement de dividendes (donc à la rente) et 15% à l'investissement. Au cours des dernières années, le taux d'investissement a baissé et celui consacré aux dividendes a augmenté.

Une justification de ce comportement anti-économique consiste à dire qu'une entreprise n'investit pas quand elle ne sait pas quoi faire de rentable. C'est ce qu'ont expliqué des membres du MEDEF. Comment expliquer dès lors qu'en Allemagne le taux d'investissement ait augmenté et celui consacré aux dividendes diminué ? Pourquoi les dirigeants d'entreprises, en Allemagne, trouvent-ils des objets ou des services rentables à produire et pas les dirigeants d'entreprises françaises ?

Pour ma part, je considère que pendant toute la royauté, l'aristocratie a vécu avec une rente de situation, ce qui a maintenu chez elle une mentalité de rentier (la rente passait d'une génération à la suivante). Cette mentalité a été assimilée par la bourgeoisie, et, quand celle-ci a pris le pouvoir elle s'est empressée d'imiter l'aristocratie (dont elle devait être particulièrement jalouse, de même qu'elle

avait dû vivre des vexations de la part de cette aristocratie, relisons pour cela « Le bourgeois gentilhomme » de Molière). Bref, les Français ont, pour beaucoup d'entre eux, une mentalité de rentiers alors que les Allemands ont, en général, une mentalité d'entrepreneurs, d'investisseurs. Le coût du capital est donc bien moindre en Allemagne qu'en France.

Dans l'état actuel du fonctionnement des entreprises françaises, un document récent a attiré mon attention : les différents types de management. Selon cet article, paru dans la revue « Capital », le management en France se caractérise par une nette séparation entre les cadres et les employés, entre ceux qui savent et les ignorants, entre ceux qui monopolisent les formations continues et ceux qui n'en profitent pas, entre ceux qui regardent de haut et les autres. Bref, cet article décrit les relations aux sein des entreprises telles qu'on aurait pu décrire les relations entre la noblesse et le tiers-état, relations faites de mépris et de discours hautain.

Bourdieu a finement analysé le maintien héréditaire de la domination de la classe dirigeante par l'accès aux signes (vocabulaire, grammatical, non-verbal) et leur maîtrise. Ceux-ci sont valorisés par le système scolaire qui prend la classe supérieure comme modèle. Ce n'est qu'un cas particulier de ce qui se passe dans la société française.

Aujourd'hui, toujours en France, les médias parlent beaucoup de la réforme du code du travail. Cette réforme viserait à diminuer le coût du travail (mais nullement le coût du capital) et à « assouplir » les relations patronat – salariés afin de pouvoir embaucher d'avantage et diminuer le nombre de chômeurs. Mais en fait, la seule conséquence certaine, c'est que les profits du patronat augmenteront encore afin qu'ils puissent dépenser de manière ostentatoire (c'est-à-dire pour des produits inutiles, mais hautement significatifs dans leur monde : fêtes, yachts, îles, musées, châteaux, ...) ce qui est gage de notoriété dans leur monde. Il n'y aura donc aucune amélioration économique. C'est uniquement la plèbe qui souffrira.

De même que l'aristocratie n'échangeait pas avec les représentants de la plèbe, les aristocrates d'aujourd'hui n'échangent pas avec les syndicats. Donc, une fois la décision prise de passer une nouvelle loi (sans aucune concertation préalable), un rapport de force s'engage dans lequel chacun tente de montrer ses muscles au travers de manifestations, de grèves, de passages dans la presse. Ce manque d'échanges préalables au niveau de la société française est ce qui la caractérise, il est d'origine fort ancienne. Ne le voyons-nous pas lors du règne du président Macron ? Le manque de considération, de dialogue, de concertation, d'échanges avec le peuple est tellement évident qu'il est à l'origine du mouvement des « gilets jaunes ». Il demande des efforts aux petites gens et offre des cadeaux fiscaux aux puissants, à ses semblables. Bref, les relations au sein du pouvoir telles qu'elles se présentaient à la cour de Versailles sont maintenant celles qui sont en vigueur à l'Élysée.

Regardons maintenant ce qu'il est convenu d'appeler l'affaire Fillon. Monsieur Fillon vit dans un château, il a offert une rente à sa femme 12'000 CHF par mois au taux de l'Euro à l'époque, pour ne rien faire (c'est ce qu'elle a raconté aux médias durant ces années). Il pensait certainement que c'était normal, que la plèbe n'avait rien à dire à ceci, que dans son monde c'est chose commune, les impôts des gueux paient pour les aristocrates et que le Tiers-Etat n'a pas à s'en mêler, il n'a même pas à s'intéresser à cela, ce n'est pas de son ressort, c'est une affaire entre personnes de son statut. Dans ce sens, Monsieur Fillon est sincère, de son point de vue, du point de vue de son monde, il estime qu'il est normal de demander des efforts financiers à la plèbe, mais ceci n'est pas valable pour les gens qui partagent son statut. Il ne comprendrait donc pas ces quelques lignes.

Mon passage au Mexique (1976-1978 et 1985-1987) m'a permis de remarquer que là aussi, le président de la République jouit de privilèges qui ne peuvent s'expliquer que par la filiation qui existe entre la République mexicaine et l'Empire aztèque. Il ne peut en être autrement, car ceux qui ont écrit la Constitution mexicaine ne pouvaient pas ne pas faire transparaître, inconsciemment, des manières de créer les institutions qui ne soient pas compatibles avec leur culture, c'est-à-dire celle des Aztèques. La filiation dont je parle au début de ce paragraphe se remarque, par exemple, par le fait que le palais présidentiel à Mexico est construit sur les ruines du palais impérial aztèque, tout comme la cathédrale est construite sur les ruines des deux principaux temples. De même, l'omniprésence du président mexicain dans les médias ne peut être comparée qu'à l'omniprésence de l'empereur avant l'arrivée des conquistadores.

Dans toute l'Amérique latine, le pouvoir espagnol ou portugais a écrasé les indigènes et les a utilisés comme esclaves sur les terres qu'ils se sont appropriées. Les indigènes ainsi exploités s'appelaient les peones, les pions. Par la suite, au début du XIXème siècle, les créoles ont renversé le pouvoir de

la métropole et ont déclaré l'indépendance. Celle-ci n'a en réalité fait que permettre aux créoles (espagnols ou portugais) de s'appropriier le statut et les biens des Espagnols et des Portugais d'origine. L'indépendance a donc permis aux créoles de gouverner pour leur profit. L'exploitation esclavagiste des Indigènes et des Africains a continué de la même manière que sous le régime colonial avec le même mépris à leur égard.

Regardons maintenant l'URSS. Un changement radical renverse le régime tsariste. Que pouvons-nous observer après quelques dizaines d'années? Toute une hiérarchie au sein du Parti, la nomenclatura, ressemblait à s'y méprendre à la hiérarchie de la cour du Tsar. Alors que précédemment c'était l'appartenance à une famille noble qui déterminait le niveau de responsabilité sociale, militaire, économique et politique, par la suite, c'est l'appartenance au Parti qui déterminera les mêmes niveaux de responsabilité.

Dans le Parti, tout n'était que privilèges (salaires énormes par rapports à ceux des ouvriers, magasins spéciaux avec abondance de biens à des prix subventionnés dans lesquels les ouvriers ne peuvent se rendre, etc.). De même qu'on imposait à l'époque des Tsars des dirigeants locaux en s'appuyant sur leur naissance, à l'époque du Parti on pratiquait de la même manière en s'appuyant sur l'appartenance au Parti des dirigeants. Or, si la naissance ne détermine pas l'intelligence ni l'implication pour le bien commun, l'appartenance au Parti non plus, elle n'est que la marque d'arrivistes qui optent pour le parti afin de jouir de privilèges. Où sont les principes marxistes? Quand Marx a-t-il écrit que la gestion d'un pays devait se réaliser de cette manière? Ce ne sont plus ces idées qui prévalent, mais d'autres, plus profondément enracinées dans la culture russe. Cette culture russe qui glorifie les dirigeants à poigne, comme Ivan le Terrible, Pierre le Grand, l'impératrice Catherine et Staline toujours admiré et même regretté par certains. Il en est de même maintenant pour Poutine.

Voici un exemple dramatique mais qui en dit long : le traitement des opposants.

Il existe de nombreux textes sur les goulags et les abominations qui s'y sont déroulées. Mais les goulags ne sont pas apparus comme cela, sortis de rien ! Au temps des tsars, des camps de travail en Sibérie existaient déjà. Ils s'appelaient les katorgas. Les bolchéviks n'ont fait que de les réutiliser. Ils ont repris à leur compte ce qui faisait partie de la culture russe. Dans les deux régimes (tsariste et bolchévik), les objectifs assignés aux camps de travail n'avaient pas changé, il s'agissait d'éloigner les opposants politiques, de les briser par un travail difficile, tout en exploitant de nouvelles richesses et coloniser de nouvelles terres.

Ainsi que je l'ai dit une fois à un responsable politique du parti du travail à Genève (parti communiste), il est dommage que Lénine n'ait pas fait la révolution dans ce domaine en traitant les opposants politiques d'une manière différente de celle que pratiquait le régime tsariste.

Au risque de paraître iconoclaste, regardons en face ce qu'est la science. La science, avec ses principes d'expérimentation, d'inférence et de déduction, de clareté, de transparence, de logique, s'est opposée depuis le XVIIème siècle (et même avant parfois) aux Eglises chrétiennes. Miguel Servet a payé un lourd tribut pour son opposition à Jean Calvin à Genève, il a fini sur le bûcher. Il en est de même de Giordano Bruno et de nombreux autres. Galilée a été torturé pour son opposition à la vision aristotélicienne de l'Eglise catholique.

Pourtant, au fil des années, la science a fini par s'imposer face à la chrétienté.

Que s'est-il passé par la suite ?

De la même manière que les Eglises chrétiennes étaient alliées à l'aristocratie et la soutenaient, décrétant que Dieu avait créé le monde de cette manière (et cela dura jusqu'à la dictature franquiste qui déclarait encore en 1975 que Francisco Franco était le dirigeant de l'Espagne par la grâce de Dieu), la science s'est petit à petit alliée à l'industrie (les industriels n'étant que les remplaçants de l'aristocratie depuis les révolutions bourgeoises). De nos jours, de nombreux scientifiques sont au service de l'industrie. Ils travaillent dans des laboratoires où ils sont grassement payés pour « prouver » par exemple que le tabac n'est pas nocif pour la santé, ni les OGM, ni les nano-particules, ni les produits fongicides, pesticides, herbicides, que les médicaments soignent sans créer de troubles, que les vaccins n'ont aucun effet secondaire malfaisant, etc. Bref, la science et le business entretiennent les mêmes relations d'interdépendance que la chrétienté et l'aristocratie. Si je me trompe, comment expliquer ce prix d'économie de la Banque du Suède en l'honneur d'Alfred Nobel (il est impropre de parler de prix Nobel d'économie) qui déclare que l'assurance chômage ne devrait pas exister, qu'elle est un frein au marché de l'emploi et que si quelqu'un se retrouve sans emploi, c'est de

son propre chef, parce qu'il le veut bien et qu'il en tire quelques satisfactions. Vraisemblablement, ce « prix Nobel » n'a pas entendu parler de la crise des années 30 et ne pourrait pas expliquer pourquoi tous ces gens, au chômage de leur propre volonté, avaient un visage si triste lorsqu'ils faisaient la queue à la soupe populaire. Il expose évidemment ses concepts à travers un vocabulaire mathématisé pour le grand bien de ceux qui le rétribuent.

Puisque la science a vaincu la chrétienté, elle cherche à remplacer ce qu'elle a abattu. Pour cela, elle a développé ses propres rituels, ses dogmes, ses officiants intronisés. De même, elle a développé toute une hiérarchie de titres honorifiques voire plus encore quand on pense aux fameux « prix Nobel » qui se permettent souvent de parler d'un ton péremptoire au sujet de ce qu'ils ne connaissent pas.

Tout comme l'Eglise catholique avait créé un système élitiste, avec ses cardinaux et monastères célèbres du Moyen-Age et de la renaissance, parlant latin, c'est-à-dire loin du peuple méprisé qui ne comprenait pas cette langue. La science a repris ce schéma avec ses professeurs et chercheurs de renom publiés dans les médias spécialisés, ses universités classées en fonction des revenus qu'elle génèrent et du nombre de prix Nobel qui en sont issus. Elle parle uniquement mathématique, ce qui lui permet de déprécier le peuple qui ne maîtrise pas ce formalisme et ne peut contester ce qui est, parfois, un abus. En sciences humaines ou sociales, qui n'a pas observé dans un cours qu'une courbe quelconque est assimilée, comme par magie, à une courbe de Gauss-Laplace et traitée ensuite comme telle ? Il y aurait de même tant à dire à propos de la présentation des théories de Galton. Ce théoricien du racisme a observé que l'intelligence diminue au fil des générations pour les personnes ayant un QI supérieur à 100. Il a donc nommé cette droite un « droite de régression », se considérant parmi les intelligents dont la descendance allait régresser. Mais c'est droite est tout autant de « progression » pour ceux qui se trouvent situés en dessous de 100. Bref, Stephen Jay Gould a écrit un livre sur ce sujet : La mal mesure de l'homme.

Plus près de nous, deux nouveaux exemples

Le Nicaragua en 1979 à 2019

Là aussi, une révolution a renversé une dictature. Les intentions des révolutionnaires étaient louables : amélioration de l'éducation, de la santé, de l'hygiène, des transports, de la répartition des richesses, favoriser la création de richesses en industrialisant le pays à partir des produits agricoles, etc. Ce qui était aussi frappant peut se résumer à deux constats. Tout d'abord, la croyance rousseauiste que l'être humain est bon par nature et que c'est la société qui le pervertit. Lorsque des programmes étaient lancés, il n'y avait aucun contrôle puisque l'homme est fondamentalement bon et que c'est la société qui le pervertit. La nouvelle société en construction allait permettre l'épanouissement de la bonté de chacun. Ensuite, que les comportements tels que le machisme ou l'habitude de s'ennivrer allaient disparaître rapidement dans les semaines qui ont suivi la révolution car ils étaient le résultat de la dictature honnie, corrompue, prédatrice, responsable de tous les maux qui accablaient le pays et ses habitants.

Dans ces conditions, les décisions étaient prises par le sommet de l'Etat et devaient s'appliquer sans aucune préparation antérieure ni aucune vérification postérieure concernant son bon fonctionnement. J'ai personnellement vécu cela dans l'instruction publique, au sujet des résultats scolaires des élèves. Une très bonne idée, la création du groupe des « enseignants d'avant-garde » autorisait la prise d'initiatives, par les enseignants, visant à améliorer l'enseignement. Devenaient membre des « enseignants d'avant-garde » les enseignants dont un grand nombre d'élèves passait au niveau supérieur. Malheureusement, sans aucun contrôle, la règle a été implicitement modifiée, « tous mes élèves passent au degré supérieur car je suis « enseignant d'avant-garde » ». Le désastre n'était pas loin. Lors du remplacement d'un enseignant malade, on m'a demandé de prendre en charge une classe de 5^{ème} primaire (élèves de 11 ans). J'ai constaté avec stupeur qu'une partie importante des élèves ne savait toujours pas lire.

Cette manière de diriger, avec des ordres venant d'en haut qui doivent être exécutés sans rétroactions n'était-elle pas semblable à celle prévalant sous la dictature somoziste ?

Et que penser de l'accaparement actuel du pouvoir par la famille de président Ortega. Le père est président, sa femme vice-présidente et deux de leurs fils ont rang de ministre. Toute cette famille

possède de nombreuses entreprises qui remportent les soumissions de l'Etat pour des constructions et des services. Ceci ne ressemble-t-il pas à ce qui se passait à l'époque somoziste lorsque la dictature est passée du père à son fils ? Et que dire de ce qui se passe à la mi 2018. L'ancien guérillero devenu président n'admet pas plus de contestation que n'en admettait Somoza. Il lance la police et arme ses partisans pour frapper, blesser, torturer, exécuter ceux qui contestent ses décisions. Lui, l'ancien constructeur de barricades fait tuer ceux qui, aujourd'hui, osent en construire. Certains pensent qu'il en a toujours été ainsi au Nicaragua ! Quelle était donc l'utilité de faire la révolution si c'était pour continuer à faire la même chose ?

L'Égypte en 2011 et 2012

J'y ai vu beaucoup d'Égyptiens certains que leur pays allait rapidement changer, se moderniser, assurer éducation, santé et emploi à chacun, sans compter la liberté. Moubarak était désigné comme le responsable de tous les maux ; alors, sans lui, tout irait mieux, tout serait parfait. C'était sans compter avec une Égypte profondément divisée depuis longtemps, partagée de multiples manières en entités qui s'opposent et s'affrontent.

La haute et la basse Égypte, les Coptes (les Égyptiens d'origine) et les Arabes (qui ont conquis l'Égypte), les modernistes (jeunes éduqués et organisés sur les réseaux sociaux rêvant d'une Égypte moderne et productive) et les islamistes traditionalistes (rêvant d'un retour aux sources avec une application à la lettre de leur livre saint), etc. C'est sans compter sur une Égypte vieille de plusieurs milliers d'années, habituée à être dirigée par des hommes divinisés, tout puissants, adulés. Dès lors, le renversement du président Morsi et la prise de pouvoir par M. Sissi qui assume une position traditionnelle (pour l'Égypte) d'homme fort, décidant de la politique égyptienne d'une main ferme n'est pas étonnant.

A ce point de notre analyse, nous remarquons que, de manière générale, lorsqu'un groupe renverse un autre avec une certaine violence pour prendre la tête d'un Etat ou remplacer l'idéologie dominante, il s'approprie généralement le statut, les biens, la manière de diriger et les symboles de ceux qui ont été renversés.

Les différents niveaux d'organisation psycho-sociale de l'action politique

Les actions individuelles et/ou collectives sont sous-tendues par les conceptions inconscientes d'origine psycho-culturelle qui incitent et organisent ces actions. (1)

Les décisions collectives obéissent à d'autres règles que les décisions individuelles. On prend, en groupe, des décisions que chacun n'aurait pas prises individuellement. Peut-être parce que la responsabilité se dilue lorsque la décision est prise en groupe. Les valeurs fondamentales changent lorsque les nouvelles sont défendues individuellement ou en groupe. Les mécanismes d'aveuglement sont connus, comme le mensonge qu'on se fait à soi-même, il y a l'autojustification qui ne retient que les arguments en faveur et ne voit que les erreurs chez autrui, il y a la mémoire sélective, On retrouve ces attitudes dans tous les domaines, c'est quelque chose de très général chez l'humain. Inconscience de nos propres dénis, hyper conscience des autres, déformation des propos d'autrui. Le conflit surgit quand les deux parties développent les mêmes mécanismes. A cela s'ajoute le mensonge officiel, la propagande et la censure dans les dictatures, les photos truquées, les montages vidéos escamotés, l'Histoire reconstruite.

Lorsqu'une révolution ou un changement politique important se produit dans une société, les nouveaux dirigeants (et leurs partisans) aimeraient que leurs idées se concrétisent rapidement dans leur société, ils aimeraient voir tout de suite les résultats de leurs idées se manifester au niveau des faits. Or, il n'en va jamais de cette manière car un pays possède une très forte inertie, ce qui s'appelle l'effet paquebot. Cette inertie se constate au niveau culturel, lors de l'utilisation des nouveaux produits, lors de l'émergence de nouvelles manières de travailler, de nouvelles manières d'entrer en relation, lors de l'utilisation de nouveaux concepts. **Les mots changent relativement facilement, mais la grammaire se modifie très peu** ou, du

moins, beaucoup moins rapidement que les modifications de vocabulaire. C'est ce niveau grammatical de la culture politique que j'aborde dans ce petit texte.

Quelles sont donc ces conceptions inconscientes ? A l'heure actuelle, j'en note deux. Le mimétisme (l'appropriation, la convoitise, l'identification, être comme, posséder la même chose, l'envie, la jalousie) et l'aversion (le rejet, le ressentiment, le dégoût, la haine). Ces deux conceptions ne sont nullement séparées, ce n'est pas parce que l'une se manifeste que l'autre est exclue, dans la plupart des cas, les deux aspects peuvent s'interpénétrer.

Le mimétisme est une caractéristique majeure chez les humains (et aussi chez les autres primates supérieurs). C'est le désir d'être et d'avoir ce qu'est et possède l'autre dès lors que nous l'admirons, dès lors que nous nous identifions à lui. Dans ce cas, nous utilisons le même vocabulaire que lui, nous convoitons les mêmes objets, nous adoptons les mêmes pensées, les mêmes valeurs, les mêmes comportements, la même démarche, la même coiffure, les mêmes lunettes, la même montre, la même manière de parler, les mêmes vêtements, etc. Il est ainsi possible de constater, par exemple, au sein d'un même gouvernement, quels sont les ministres qui s'identifient à un leader et ceux qui s'identifient à un autre. De même au sein d'une entreprise, il est possible de distinguer les cadres et les employés qui adhèrent aux idées du nouveau patron et ceux qui les rejettent. Les représentations qui naissent de cela sont par exemple la jalousie, la convoitise ou l'orgueil pour s'opposer à ceux qui sont différents et servent également de signes de ralliement pour ceux qui les partagent. Lorsque nous regardons autour de nous, nous pouvons observer à Genève que, par exemple, les jeunes Maghrébins, Kosovars ou musulmans en général se caractérisent par certains de ces signes (paroles, accent, tournures de phrase, mouvements de la main, coiffure). Il en est également de même pour certains groupes africains, etc. Ces signes leur servent à se reconnaître entre eux ainsi qu'à se distinguer de ceux qui ne sont pas de leur groupe.

L'aversion consiste à refuser, à s'opposer à ce qui caractérise l'autre, jusqu'à vouloir le faire souffrir pour ce qu'il nous a fait endurer (on remarque bien dans ce cas comment les deux conceptions s'interpénétreraient puisqu'on le fera souffrir de la même manière que nous avons souffert). Les représentations qui naissent de cela sont par exemple la haine, le rejet, la peur (la paranoïa), la xénophobie ou le racisme.

Phénomène constaté depuis Erasme, Thorstein Veblen a bien décrypté comment la classe dirigeante, la classe haute, qu'il nomme la classe de loisirs car elle ne crée rien, mais que, par la manipulation de signes (financiers) elle s'approprie les gains produits par les autres, qu'ils soient ouvriers, patrons ou créateurs, telle que la spéculation dont sont victimes certaines sociétés innovantes. Veblen désigne sous ce titre de classe de loisirs les spéculateurs, parasites, fonctionnaires corrompus, faux-chômeurs, intermédiaires inutiles, syndicalistes profitant de leur statut.

Prenons l'exemple de la société Carmat qui produit le premier cœur artificiel entièrement autonome. Elle soulève de nombreux espoirs pour tous les malades nécessitant une transplantation cardiaque mais qui ne trouvent pas de donneur. Ayant besoin de beaucoup d'argent pour ses recherches, cette société a été mise en bourse par son créateur. Une grosse partie de son capital a été achetée par un fond d'investissement (un fond rapace dirigé par des spéculateurs) qui n'a eu ensuite de cesse de manipuler l'information afin de pouvoir revendre avec profit sa mise antérieure. Le fondateur de Carmat s'en plaignait amèrement lors d'une émission télévisée. Il découvrait avec stupeur que les dirigeants du fond n'étaient pas intéressés par le développement d'un cœur artificiel, par l'espoir suscité chez les malades en attente d'une greffe, mais uniquement par la manipulation de signes pour pouvoir s'enrichir. Voilà un exemple que Veblen Thorstein aurait utilisé dans ses rédactions !

Car dans l'économie, le grand problème, c'est l'investissement. Or, les dirigeants d'entreprises ont généralement, dans certains pays, comme en France, une mentalité de rentiers. Il suffit de constater la part des bénéfices consacrée à la création de nouveautés et celle dédiée aux dividendes. Dans un pays où la mentalité est d'être entrepreneur, comme l'Allemagne ou la Suisse, ces parts sont très différentes.

Après la révolution de 1789, les bourgeois ont éliminé les aristocrates et n'ont eu de cesse de vouloir imiter leur style de vie (en s'appropriant leurs châteaux et même leurs titres nobiliaires par exemple). Cela continue maintenant, dans l'économie les "fils de" sont légions. Ils exècrent la plèbe, c'est-à-dire nous, les travailleurs. Pour cela, ils ont même maîtrisé le système scolaire afin qu'il leur corresponde en valorisant leur manière de s'exprimer et leurs codes sociaux et leur garantisse ainsi la continuité de leurs titres.

Cette manière d'agir de la classe de loisirs devient le modèle à suivre pour toutes les autres classes sociales, chacune aspirant à vivre comme vit la classe oisive ou, du moins, la classe qui est immédiatement supérieure à la sienne. Le travail n'est plus perçu comme créateur, utile, mais comme quelque chose de vil, d'indigne. Cette acceptation des valeurs de la classe considérée comme « supérieure » (appropriation de ses valeurs, mimétisme) pousse alors cette dernière à changer régulièrement son modèle pour pouvoir toujours se différencier de la plèbe. Il en va de l'alimentation, de la mode vestimentaire, de l'habitat, du langage, mais surtout, de la possession d'objets symboliques.

L'argent et la consommation leur servent (aux membres de la classe de loisir) de symboles sociaux qui tendent à camoufler la richesse accumulée tout en mettant en scène un spectacle dans lequel chacun affirme une supériorité qui provient de manœuvres spéculatives, de parasitisme, mais jamais de services rendus à la collectivité. Ces personnes se maintiennent dans un niveau de dilapidation de l'argent accumulé (yachts, îles, châteaux, forêts, œuvres d'art, œuvres religieuses, ...) dans lequel le « gagnant » est celui qui fait preuve du plus grand gaspillage. Elles montrent ainsi au reste de la communauté, à travers ce gaspillage ostentatoire, quel est leur statut et quelles sont leurs valeurs. Baudrillard signale que cette consommation n'a rien à voir avec la satisfaction personnelle, mais qu'il s'agit d'une institution sociale visant à situer le rang social de chacun (par le port d'une montre possédant telle ou telle caractéristique, par la longueur du yacht, la superficie de la forêt ou de l'île, la taille et l'emplacement du musée ou du château, le nom du journal, etc.).

Le but de la vie, pour les membres de la classe de loisir, se convertit en une exhibition sociale de leur pouvoir d'achat d'objets symboliques. Relevons en passant que tous ces objets (yachts, îles, châteaux, etc.) sont appelés en économie « objets Veblen » car ils ne répondent pas à la loi du marché. En effet, moins ils se vendent plus leur prix augmente, car de leur achat découle le statut du possédant. C'est pour cette raison qu'on peut trouver, dans différents endroits, un ensemble de propriétés appartenant à des gens fortunés, car il leur faut, en raison de leur statut, posséder une propriété dans ce lieu. Il y a un exemple connu, les îles Lavezzi, au large de Bonifacio, en Corse. Bien que faisant partie d'une zone protégée, une de ces îles est parsemée de maisons luxueuses appartenant à des gens renommés. Un câble sous-marin y apporte l'énergie nécessaire. Posséder une maison dans ce lieu est tombé aujourd'hui en désuétude, il n'y a plus que les gardiens de ces maisons qui y vivent. **Dans la classe de loisirs, la consommation ostentatoire procure le renom.** Relevons de même que la richesse transmise (l'héritage) leur procure plus d'honorabilité que si elle avait acquis cette richesse par son propre effort. Remarquons que cette conception est contraire au libéralisme politique dont cette classe se prévaut.

La petite bourgeoisie ne manque pas d'admirer la classe oisive dont elle respecte les standards. Elle tente alors de l'imiter, ce qui conduit au changement continu des normes de la part de la classe de loisir pour se distinguer de la petite bourgeoisie.

Selon Veblen, un individu se compare à la classe qui lui est immédiatement supérieure dont il assimile les valeurs et ne cherche qu'à l'imiter. Dès lors, il n'a de cesse que l'intervalle qui le sépare de cette classe s'amenuise. L'objectif n'est pas d'avoir beaucoup, mais d'avoir plus que les autres membres de sa classe tout en ayant autant que la classe immédiatement supérieure. Tant que la comparaison lui est défavorable, l'individu vit dans l'insatisfaction chronique. Il n'a que l'envie de se classer encore plus haut.

Dans le même ordre d'idée, une image valant mille mots, prenons quelques exemples en politique internationale, récents ou actuels

La Chine a été humiliée par l'occupation occidentale puis celle des Japonais. Les Japonais ont installé des gouvernements chinois à leur solde dans les provinces chinoises conquises. Sitôt la fin de la guerre, n'est-il pas curieux que le nouveau gouvernement chinois s'empresse d'envahir le Tibet et d'installer les mêmes types de gouvernements fantoches chez les Ouïgours, Tibétains et Mongols avec le même désir d'humiliation à l'égard de ces peuples. Quelle admiration inconsciente vouée à l'idéologie impériale japonaise !

A l'heure d'aujourd'hui, les normes de « standard of living » en Chine sont celles en vigueur aux Etats-Unis (voiture grosse et chère, montres de luxe, cuisine intégrée au salon, style de management dans de nombreuses entreprises privées, etc.). Il n'est dès lors pas surprenant que les minorités ethniques y soient traitées comme l'ont été les Amérindiens (territoires limités sous forme de réserves, perte des instances politiques et religieuses, perte de la langue et des coutumes, assimilation forcée et paupérisation, transfert de population han, etc.).

Comment expliquer le comportement politique général de l'Etat d'Israël et du soutien de la grande majorité de la population juive (au niveau mondial) dont il bénéficie ? Comment donc comprendre la maltraitance à l'égard des Palestiniens ? Que signifient les appels de rabbins à l'extermination des Palestiniens ? Pourquoi comparer ces derniers à de la vermine ou à des animaux peu ragoutants ? Qu'y gagne Israël ? Quel honneur en retire-t-il ? Pourquoi si peu de Juifs manifestent leur indignation contre la brutalité de l'Etat israélien face aux Palestiniens ? Quels sont les tabous ensevelis ? A quoi sert donc l'intelligence du cerveau et celle du cœur ? Comment la population juive dans son ensemble réussit-elle à approuver ce qui est commis par une partie d'elle-même (il est très rare d'entendre parler des Juifs qui s'opposent à la politique israélienne) ? Quelles en sont les raisons si ce n'est le mimétisme, l'identification ? D'où provient cette manie d'accuser d'antisémitisme toute critique à l'égard de la politique israélienne (et même que toute critique à l'égard de n'importe quel juif d'ailleurs) ? Que diraient les médias occidentaux si des Juifs étaient traités comme sont traités les Palestiniens sur leurs terres ?

Le fait d'avoir été martyrisés durant longtemps par les chrétiens, puis par les nazis, a provoqué chez les survivants une grande peur, une paranoïa : « *Plus jamais cela ne nous arrivera* ». Il y a donc un rejet de la situation. Malheureusement, dans leur imaginaire culturel, pour que cela n'arrive plus, ils se sont appropriés de leurs anciens bourreaux l'idéologie de la force brutale et appliquent aux Palestiniens ce que leurs ancêtres ont vécu : pogroms, vols des terres et des biens, humiliation, enfermement, exil forcé, déplacements de populations, etc. Il y a même des Israéliens qui estiment qu'exterminer les Palestiniens est une priorité, certains demandent qu'ils soient gazés ! A l'instar de la Grande Allemagne, le Grand Israël est revendiqué. Quelle admiration inconsciente vouée à l'idéologie nazie ! Cette admiration inconsciente peut aller loin puisque le ministre israélien de l'éducation, Rafi Peretz, condamne les mariages mixtes Juif-non Juif. N'est-ce pas imiter les nazis qui interdisaient les mariages entre les Aryens et les Juifs ?

Pour continuer avec ce conflit, qui n'est pas surpris de l'appui inconditionnel que les USA fournissent à Israël ? D'ailleurs, fort de cet appui, Israël peut se permettre d'irrespecter toutes les décisions de l'ONU le concernant sans que jamais il n'en soit pénalisé, ce qui est le seul cas de ce type. Tous les autres pays se comportant de cette manière subissent des conséquences économiques et ou militaires.

Quelles sont les raisons de cet appui sans faille des USA ?

Si on remonte au premier temps de la création des USA, temps de la création des premières colonies de la côte est, que constate-t-on ? Que ces colonies ont été fondées par des Puritains, chrétiens fondamentalistes expulsés d'Angleterre. Que disaient ces Puritains en arrivant aux Amériques ? Que cette terre était leur Terre Promise, la terre que leur dieu leur donnait pour vivre leur foi et y développer son adoration. Interprétant la bible sous cet angle, ils se sont identifiés aux Hébreux sortant d'Egypte et conquérant (sous Josué) la Terre Promise. Ce mimétisme, ce désir d'être ce qu'est autrui admiré les a encouragés, dans leur folie, à justifier les massacres des Amérindiens par le fait que la bible justifie le massacre des habitants de Canaan. Quelle admirable adoration de leur dieu ! Voler, tuer, humilier, expulser !

L'identification aux Juifs par les premiers Etasuniens et leurs descendants ne s'arrête pas là. La coutume de se donner des prénoms juifs est toujours très vivace aux USA. Combien s'appellent Abraham, Joshua, Aaron, Salomon, Raquel, Sarah, etc. ? De même, la circoncision est pratiquée d'office dans les maternités ; 95% des hommes qui naissent aux USA sont circoncis. De même, les Etasuniens se considèrent comme un peuple à part, presque un peuple élu. Ne disent-ils pas qu'ils ont un destin manifeste ? Ne disent-ils pas pour parler de leur pays : « One nation under God » ?

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Palestiniens disent se sentir comme des Amérindiens que les Israéliens et les Etasuniens désireraient maintenir dans des réserves. Est-ce exagéré de penser qu'il y a une assimilation, dans l'esprit étasunien, entre les Peaux-Rouges et les Arabes ? N'est-il pas curieux que le surnom donné à Ben Laden par les services secrets étasuniens, durant toute sa traque, ait été Geronimo ?

Il existe certainement beaucoup d'autres similitudes.

Tout ceci pour expliquer que la raison fondamentale pour laquelle les USA appuient et appuieront toujours Israël est le fait que les USA sont une colonie israélienne (juive ?). Une colonie d'un type particulier, car ce sont les cerveaux des Etasuniens qui sont colonisés. Mais un trait important d'un rapport colonial existe, ce sont les transferts d'argent qui vont de la colonie à la métropole. Israël

reçoit des quantités d'argent inimaginables en provenance des USA, beaucoup plus que qu'Israël y investit.

Si les pays arabes voulaient réellement aider les Palestiniens, c'est sur ce point qu'ils devraient jouer. C'est en effet un point névralgique, là où, par l'exercice d'une force minime on pourrait arriver à provoquer un changement majeur.

Donc, la première des conséquences de la prévalence du mimétisme et de l'aversion est une difficulté considérable pour les sociétés de changer, de se transformer ou d'être transformées. L'organisation sociétale montre une capacité inimaginable à assimiler ce qui survient dans son environnement ou en elle pour renforcer son organisation.

La conséquence économique de ces cadres mentaux

L'appartenance au groupe nécessite la consommation de certains produits, le port ou la possession de certains objets, l'usage d'un certain vocabulaire, l'exhibition de certains comportements. Il y a de même la tendance d'un groupe à vouloir se rapprocher d'un groupe immédiatement supérieur. Cette course sans fin vers la notoriété, au travers de la dépense ostentatoire de consommation et de loisirs vise le renom, la reconnaissance et la distinction d'avec la plèbe ainsi que la démonstration de sa supériorité. Cette course est acceptée par la grande majorité de la population mondiale qui, par mimétisme, tente d'imiter la classe oisive, montre des limites inquiétantes.

La discrimination des travaux dignes et indignes (nobles et ignobles) est également acceptée par l'ensemble de la société. Sous peine de se sentir diminuée, la classe rentière ne peut se livrer à des travaux jugés indignes. Ceux qui effectuent ces travaux vivent douloureusement cette distinction. Ce mode de pensée et d'action se retrouve dans toutes les parties de la société (sport, religion, enseignement, soins, etc.) et pas seulement en économie.

La possession d'objets symboliques, montres de luxe chez les fonctionnaires chinois, yachts et châteaux, forêts ou musées voire la possession de jounaux de renom chez les fortunés nord-américains ou européens, engendre un gaspillage inoui. Qui plus est, ce gaspillage est en constante augmentation. Ce prestige peut même être assimilé aux dons que font certains multimilliardaires tels que MM Gates et Buffet.

Cette conception de la vie pousse à s'enrichir toujours davantage afin de paraître et d'acquérir toujours plus de reconnaissance et de prestige au travers de dépenses somptuaires. Tant que cette conception existe, cette course à l'enrichissement ne peut prendre fin. Par ailleurs, elle pousse à un enrichissement toujours plus important pour se distinguer d'autrui, le dépasser et maintenir (ou amplifier) son statut. Elle pousse aussi à obtenir toujours plus d'avantages en utilisant ses possessions actuelles comme moyens de pression sur les collectivités (délocalisations, paradis fiscaux, filiales situées dans des pays stratégiques, déménagements, etc.).

La classe moyenne tente de faire la même chose afin d'imiter dans la mesure du possible son modèle. Même les plus pauvres vivent cela en rêve, comme des Latino-américains regardant des téléromans et s'identifiant à ses héros ou les Européens lisant Gala, Voici ou d'autres revues du même acabit. Ils vivent leur vie de rêve au travers de celles des acteurs, princes, rois ou personnes riches et célèbres. Car, ainsi que l'écrit René Girard, le sujet désirant attribue un prestige particulier au modèle : l'autonomie métaphysique ; il croit que le modèle désire par lui-même. Le rapport n'est pas direct entre le sujet et l'objet : il y a toujours un triangle. À travers l'objet, c'est le modèle, le médiateur selon Girard, qui attire ; c'est l'être du modèle, qui est recherché. René Girard qualifie le désir de métaphysique dans la mesure où, dès lors qu'il est autre chose qu'un simple besoin ou appétit, « tout désir est désir d'être », aspiration à la plénitude ontologique attribuée au médiateur. En cela, contrairement au besoin, le désir humain recèle un caractère infini, au sens où il ne peut jamais être véritablement satisfait.

C'est dans cette conception socio psychologique ou psycho sociale que réside une des causes du phénomène continu d'accumulation de la richesse par les possédants constatée par M. Piketty sur plus de 300 ans. Selon Veblen Thorstein, s'approprier les biens issus du travail de la classe laborieuse, s'emparer des richesses de la société sans fournir aucun travail productif en retour conduit à accroître sans cesse l'écart entre les 2 classes.

Durant tout le Moyen-âge et la Renaissance, les aristocrates visaient à augmenter leurs possessions. La quantité de terre et de bras était le signe de la réussite qui définissait leur statut. Cette réussite avait une certaine limite, Fouquet a terminé sa vie en prison pour avoir donné une fête qui surpassait celles données par Louis XIV. Par la suite, ce sont les bourgeois qui se sont enrichis par le commerce puis par l'industrie, mais ils ont conservé, par mimétisme, les valeurs des aristocrates, ils se sont empressés d'acquérir leurs biens et leurs titres lorsque les aristocrates en furent dépossédés.

Parmi celles-ci, la plus importante était de vivre une vie de rente, une vie oisive. De nos jours, les financiers ont pris le relais et ce sont eux qui mènent actuellement la danse ; mais la danse n'a pas changé et la musique non plus. La convoitise et l'avidité de biens signifiants, l'aversion de ce qui est aux antipodes de la vie oisive et le mimétisme régissent tout cela bien que l'absurdité de cette conception de l'existence ne fasse aucun doute. Les classes laborieuses participent à cela désirent elles aussi vivre cette vie oisive. La participation aux multiples jeux, loteries, etc., montre d'abord que le travail ne vaut pas grand-chose et que le désir de vivre d'une rente galvanise un grand nombre de travailleurs.

Faut-il néanmoins être pessimiste ?

Ces quelques pages peuvent sembler une énumération macabre, une description sombre, ainsi qu'une explication sinistre quant à de nombreux comportements humains qui sous-tendent la vie en société et à la finalité qui nous apparaît absurde de ceux-ci.

Il convient donc de terminer ce petit texte par un aperçu différent, davantage encourageant. En effet, de nombreuses personnes n'ont pas, comme finalité de l'existence, l'idée d'avoir du prestige, du renom et de la notoriété par quelques possessions ayant de l'attrait dans leur monde, en asservissant autrui, en traitant avec dédain la majorité de la population, celle qui étudie, travaille, innove. Ces personnes pensent que nous disposons de bon pain en raison de l'égoïsme du boulanger qui cherche à s'enrichir par son travail en produisant un pain qui plaît à ses clients. Ils ne pensent pas que ce boulanger aime son métier et ses clients, que ce boulanger est heureux de faire profiter ses contemporains de son savoir, son savoir-faire et son savoir-être. Le boulanger qui aime son métier est celui qui conseille, fait découvrir les vertus, les saveurs et les différents goûts de ses pains à ses clients. Il en vit alors décemment et est heureux de la vie qu'il mène car il y trouve du sens, un sens utile à chacun, à lui-même et aux autres.

Combien d'entrepreneurs sont mûs avant tout par le souci de développer un produit qui apportera à leurs contemporains une amélioration de leur existence ? La vie serait bien triste si nous n'étions mûs que par l'appât du gain et le secret désir de n'avoir plus rien à faire que de jouir d'une rente sans avoir aucune implication active dans la société autre que celle de préserver ce statut de rentier ! Dans ce cas, de nombreuses études seraient désertées par les étudiants et les risques, considérés comme absurdes, nous interdiraient d'entreprendre quoi que ce soit de nouveau. Combien d'innovateurs auraient abandonné leurs recherches avant de les commencer. Bernard Palissy n'aurait jamais essayé de produire de l'émail, les ordinateurs n'existeraient pas, et personne n'aurait essayé de produire un cœur artificiel implantable (la société Carmat ne serait jamais née) ni une imprimante 3D, pour ne prendre que quelques exemples. Les innovateurs croient en leurs idées, en ce qu'ils produisent, aux bienfaits que cela apportera à leurs contemporains.

Pensons à tous ces entrepreneurs qui s'engagent dans la vie avec passion pour améliorer le sort de leurs concitoyens. J'imagine qu'ils sont aussi respectueux envers leurs fournisseurs, leurs clients, leurs employés.

Il est donc heureux que certains biais cognitifs tels que le biais de statu quo lors duquel la nouveauté est vue comme apportant plus de risques que d'avantages possibles et amène une résistance au changement n'ait que peu de prise chez les innovateurs.

Ces mêmes entrepreneurs ne cherchent pas non plus à paraître, se montrer dans leur milieu. Ce qui leur plaît, c'est de développer leurs idées, améliorer leurs produits, en faire profiter les personnes qui en ont besoin.

De même, réjouissons-nous que de nombreux responsables politiques tels que Nelson Mandela n'aient pas la même mentalité que la plupart de leurs homologues, sinon jamais ils ne se seraient engagés dans leur combat pour le mieux-être de leurs concitoyens. Ils n'ont pas voulu non plus être élus pour s'enrichir, se pavaner dans des réceptions et recevoir des honneurs. Ils ont désiré accéder à des responsabilités et s'engager dans la vie politique avec le souci d'apporter une meilleure existence à leurs concitoyens et au monde. Nous pensons de même à l'empereur Açoka (qui a instauré, il y a 2300 ans, la première sécurité sociale), Gandhi, le Dalai lama ou Martin L. King. Ces personnes avaient ou ont toujours un idéal que nous considérons comme noble, car elles se sont

engagées dans la vie politique en prônant le pardon et la bonté, refusant à la fois la vengeance et la soumission, sans rechercher les honneurs, le lustre et le faste. Elles n'ont pas voulu non plus faire souffrir ceux par qui elles ont souffert (ceux-là même ou leurs descendants), ni prôner la vengeance et l'humiliation, mais au contraire le partage et le respect mutuel.

Il serait heureux que de pareilles prises de conscience individuelles et collectives se généralisent.

FIN

1-Afin de préciser ces relations, prenons un exemple connu : les enfants battus par un de leurs parents frappaient par la suite leurs enfants.

Cette idée est apparue lorsque des psychiatres et des psychologues se sont entretenus avec des parents qui frappaient leur enfant. Il s'est avéré que beaucoup d'entre ces parents avaient été frappés dans leur jeunesse. Il a été défini une « loi » : B (frapper son enfant) était causé par A (avoir été frappé dans son enfance).

Bien plus tard, d'autres psychiatres et psychologues ont voulu vérifier cette « loi » en étudiant les enfants battus, A était-il la cause de B ? En d'autres termes, de fait d'être frappé dans son enfance causait-il B, le fait de frapper ses propres enfants ?

La surprise fut grande. Si un certain nombre d'enfants battus, une fois adultes, frappaient effectivement leurs propres enfants, il s'agissait d'une minorité. La majorité des enfants battus ne devenaient pas des parents maltraitants.

Quelle est ou quelles sont les causes de la maltraitance. L'origine sociale (par exemple, les ouvriers seraient-ils plus maltraitants que les autres) ? Les conditions de vie (par exemple les pauvres seraient-ils plus maltraitants que les autres) ? L'environnement physique (vivre dans un certain quartier inciterait à développer davantage la maltraitance) ? L'environnement social (rencontrer certaines personnes, amis, connaissances, inciterait à développer davantage la maltraitance) ?

Certainement que des études montreraient une corrélation entre ces différents critères et la maltraitance envers ses enfants. Néanmoins, comment expliquer que la majorité des enfants vivant dans ces conditions ne deviennent pas eux-mêmes maltraitant par la suite ?

Le fait d'être frappé par un parent durant son enfance provoque une blessure narcissique (nous devons être mauvais pour que nos parents nous frappent ainsi, nous le méritons puisque nous ne nous sentons pas aimés comme nous aurions souhaité l'être) et un manque d'estime de soi. Cette blessure du moi peut contribuer, si elle n'est pas soignée, à développer un sentiment de dévalorisation, de haine, de frustration, de jalousie, etc. Ces afflictions seront d'autant plus fortes que la personne blessée ruminera les événements malheureux de son existence et développera un désir à la fois de se protéger et de se venger (pour se protéger davantage). Le moi étant une construction mentale, il est malléable. La rumination développera donc les tristes sentiments énoncés plus haut.

Nous considérerons donc, ainsi que l'énonçait Aristote, que les éléments mentionnés (origine sociale, conditions de vie, etc.) sont des circonstances qui contribuent à l'apparition de la violence intra-familiale, mais que la cause de cette violence est la rumination de la blessure narcissique qui forge et contribue au caractère de la personne. (Pour reprendre ce que disait à ce propos Aristote, la cause du pommier est la graine, les circonstances sont la terre, l'eau, la lumière, etc.).

Il en est de même pour les peuples. Un peuple agressé, méprisé et humilié pourra ruminer sa blessure narcissique (en tant que peuple) et arriver aux mêmes conséquences tragiques que les individus, à savoir agresser d'autres peuples pour se protéger (jeter la faute sur d'autres, ce qui contribue au conflit), pour éviter le retour de l'humiliation.

Tant pour les individus que pour les peuples, il est possible de se libérer de ses chaînes internes (d'ailleurs, c'est ce que fait la majorité des enfants battus). Prendre conscience de son passé, décider de ne pas répéter les actes engendrant la souffrance, de cesser d'être victime de son passé, agir en ce sens avec une douce fermeté envers soi-même, gagner sa réelle indépendance.